

Nouvelle : chute d'une cordée

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **19 (1989)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pauline Quey descendait le sentier qui longeait la Lys gonflée par la fonte des neiges. Parce que juin couvrait la montagne de fleurs, parce que le ciel n'avait pas un nuage, parce qu'elle avait vingt ans, Pauline, en faisant danser sa jupe d'un rouge éclatant, fredonnait un air à mi-voix, mais, brusquement, la chanson mourut sur ses lèvres. Elle jeta autour d'elle un regard de biche traquée: où fuir? A droite le torrent roulait ses eaux glacées, à gauche une haie défendait un jardin potager...

Pauline s'arrêta, un peu tremblante. Trois semaines auparavant, en dansant avec Nicolas Lercoz à l'occasion d'une noce villageoise, levant les yeux vers la figure hâlée du garçon, elle avait ressenti soudain un trouble inconnu et délicieux, une joie profonde mêlée de crainte. Sans trop savoir pourquoi, elle avait quitté furtivement la salle de fête, et, depuis ce soir-là, elle s'appliquait à fuir le garçon.

Et voici qu'il montait le sentier de son pas tranquille, qu'il allait se trouver en face d'elle, et le cœur de Pauline battait à nouveau tumultueusement dans un mélange de bonheur et d'angoisse. Aucun garçon de la vallée ne pouvait être comparé à Nicolas. A côté de lui, est-ce qu'ils ne semblaient pas petits, trapus, gauches... Aucun autre ne possédait cette allure souple, ce profil un peu busqué, ce sourire irrésistible...

- Bonjour donc, Pauline!

Le cœur de la jeune fille fit un nouveau bond dans sa poitrine.

- Bonjour donc, Nicolas!

Planté au milieu du sentier, il semblait aussi inébranlable qu'un roc. Un souffle de vent agitait ses cheveux rebelles, blonds comme les avoines mûres.

Chute d'une cordée



Il reprit:

- Voilà un bon bout de temps qu'on ne s'est pas rencontré?

- Oui, Nicolas...

- Trois semaines tout juste. Le soir du bal, tu t'es sauvée sans même me dire bonne nuit! Je t'ai guettée à la sortie de la messe, j'ai essayé de te joindre, mais tu courais... On jurerait que je te fais peur, dis?

- Je t'en prie! fit-elle faiblement, laisse-moi passer!

Au lieu d'obéir, il se rapprocha d'elle.

- Je voulais te demander quelque chose, le soir de la noce. Tu ne m'en as pas laissé le temps... Tu sais ce que je voulais te dire, Pauline?

Elle baissa la tête; l'émotion l'empêchait presque de respirer. Ces mots que Nicolas allait murmurer, son cœur les attendait comme une terre assoiffée attend la pluie, mais en même temps, quelque chose en elle tremblait d'effroi. Elle tenta désespérément de gagner encore un peu de temps.

- On va nous entendre, Nicolas!

Il eut un rire de défi.

- Qui? Les oiseaux dans les arbres? Les fourmis dans l'herbe? La Lys? Le vent? Le Mont-Rose là-haut?

Et à deux mains, il prit le visage de Pauline, un visage doux comme un fruit, comme un pétale, et l'attira vers le sien.

- Je t'aime, Pauline! Je t'aimais déjà quand tu étais une gamine avec des nattes dans le dos, mais à présent je t'aime autrement! Je ne pense plus qu'à toi. Tu pleures? Non, tu ris maintenant! Pauline...

Il l'embrassa et elle lui rendit son baiser, mais aussitôt, elle se dégagea; dans un geste enfantin, elle cacha son visage derrière son coude levé.

- Mais moi, je ne t'aime pas, Nicolas! Non! Non!

- Je suis sûr, moi, que tu m'aimes! dit-il posément. Regarde-moi! Qu'est-ce donc qui ne va pas?

Elle hésita quelques secondes, puis montra son

visage ruisselant de larmes.

- Je ne veux pas t'épouser! Je ne t'épouserai pas tant que tu seras guide. Je ne veux pas épouser un guide de montagne!

- Ah! dit seulement Nicolas.

Mais il avait pâli sous son hâle.

- Père était guide! reprit Pauline d'une voix entrecoupée. Je me souviens de tout: les préparatifs, les gros souliers, le piolet, les cordes, le falot, les provisions. Je me souviens surtout de l'angoisse de notre mère chaque fois que père repartait pour les cimes. Pendant la mauvaise saison qui retenait notre père au logis, mère devenait une autre femme, gaie, active, attentive à tous... J'avais huit ans lorsque père a été tué au Cervin d'une chute de pierres... Eh! bien, moi, je ne veux pas être veuve à trente ans, Nicolas!

Muet, le garçon regardait les glaciers qui luisaient dans l'air transparent, au fond de la vallée.

- Nicolas, reprit Pauline pressante, tu dis que tu m'aimes? Moi aussi, je t'aime, tu vois, je te l'avoue! Tu as une maison, de la terre, un troupeau. Ne va plus à la montagne. Tiens, fais comme le grand Giulio qui donne des cours de ski en hiver et en été mène les gens à la Combe-Verte, aux cascades, à la réserve...

- Tais-toi! gronda brusquement Nicolas. Mais tais-toi donc! Giulio ne peut plus faire le guide parce qu'il a eu des orteils gelés. Je l'ai vu pleurer de rage d'en être réduit à conduire des femmes et des enfants sur les pâturages. Je suis guide, je le resterai! Le danger? Tu veux rire! Je suis jeune, solide, prudent. Je connais la montagne. D'ailleurs, personne n'est jamais complètement à l'abri du danger. Mon grand-père est mort d'un coup de pied de

son mulet devant la porte de sa maison! Et le fils Delaroché qu'on a enseveli la semaine dernière? Ce gars-là, personne ne pouvait le vaincre à la lutte. Il s'est égratigné la main avec un outil rouillé et le voilà couché mort... Jamais...

Mais Pauline n'écoutait plus. Saisissant à deux mains les plis de son ample jupe, elle fuyait. Nicolas ne chercha pas à la rejoindre. Il partit le même jour avec des Anglais pour une longue randonnée de cime en cime.

Le temps demeurait beau; les oiseaux chantaient et s'affairaient. Le vent tiède était si chargé d'odeurs de résines, d'herbes, de fleurs qu'il vous grisait comme un vin, mais le charme de la saison n'agissait plus sur Pauline. Silencieuse, elle vaquait aux humbles besognes quotidiennes, aux questions de sa mère qui s'étonnait de son mutisme, elle répondait ce que répondent toujours les jeunes filles que tourmente une peine d'amour:

– Je n'ai rien, mère!
Une nuit, des rumeurs insolites réveillèrent Pauline. A vrai dire, le heurt de souliers ferrés dans la ruelle ne constituait pas une rumeur insolite: en cette saison, des caravanes partaient fréquemment bien avant l'aube. Ce qui était insolite, c'était ce bruit de portes et de fenêtres battantes, ces appels étouffés. Pauline sauta de son lit et se pencha à la fenêtre: il faisait étonnamment chaud... Des gens passaient vite en balançant des falots. Répondant à quelque question, une femme qu'on ne voyait pas expliqua:

– Ce sont des Allemands qui les ont vu tomber et qui ont donné l'alarme... Pauline recula en frissonnant. Nicolas! Oh! non, ce ne pouvait être Nicolas qui gisait maintenant,

vaincu, disloqué, quelque part sur le Lyskamm, ou sur Castor, ou sur le Mont-Rose! Elle l'aimait tant! Il l'avait serrée dans ses bras, il l'avait embrassée en murmurant des mots d'amour, et elle...

Elle finit pas s'endormir d'un sommeil peuplé de rêves terrifiants. A son réveil, elle courut à la cuisine où sa mère préparait le café matinal.

– Mère, j'ai entendu du bruit cette nuit... Il est arrivé quelque chose?

– Il paraît qu'une corniche de neige a cédé sous une cordée au Lyskamm. La colonne de secours est partie avant l'aube. C'est Antoine Quey qui la dirige...

– Sait-on qui...

– Qui est tombé? Non! Tous les guides de la vallée sont en route par un si beau temps! Dépêche-toi de déjeuner... On m'a dit que cousine Mélanie s'est foulé une cheville hier. Tu monteras chez elle pour voir si elle a besoin de quelque chose. Moi, j'ai la lessive à faire. Le ciel était rouge tout à l'heure, le temps va peut-être se mettre à l'orage. Il faut que le linge ait le temps de sécher...

Cousine Mélanie habitait sur la hauteur, un peu à l'écart du village. Du clocher de l'église, si blanche au milieu des chalets sombres, tombait doucement la sonnerie de l'angélus du matin. Dans quelques jours sans doute, ce serait le glas qui tinterait lugubrement...

En marchant, Pauline recueillait tous les bruits familiers: le caquetage des poules, l'abolement d'un chien, des rires d'enfants, le meuglement d'une vache dans une étable. Une petite fille poussait devant elle trois chèvres blanches. Des femmes allaient aux champs, le râteau sur l'épaule. Elles s'arrêtaient, inquiètes.

– Vous savez le malheur? Qui ça peut-il être?

– On le saura bientôt! Le père Lercoz est parti aux nouvelles! Il doit penser à son fils...

Nicolas! Oh! non, ce n'était pas Nicolas qui était tombé! Cela ne se pouvait pas! Il était bien vivant, comme l'autre jour alors qu'il montait sur ce même sentier... Comme l'autre jour, le soleil brillait, l'air sentait bon, la Lys chantait sa chanson sauvage parmi les pierres, et là-haut, les glaciers, dans la pure lumière, luisaient doucement. Mais ces cimes si belles, si fascinantes, pouvaient se révéler cruelles et meurtrières.

– Je vous déteste! Oh! je vous déteste! leur cria Pauline. Si vous avez tué Nicolas, je m'en irai d'ici, je partirai pour un pays où je ne verrai ni montagnes, ni glaciers!

Elle dut s'arrêter, la gorge sèche et douloureuse, les tempes battantes. Quelqu'un descendait le sentier.

– Mon Dieu! balbutia Pauline, défaillante.

Il n'y avait plus aucun doute maintenant: Nicolas était mort, c'était son ombre, son fantôme qui venait de surgir d'un bouquet de mélèzes. Devant les yeux dilatés de la jeune fille, les arbres, le chemin, le torrent se mirent brusquement à tourner en une ronde vertigineuse.

– Pauline? appela une voix inquiète. Pauline, qu'est-ce que tu as? Dis? Le tournoiement cessa. Pauline avança une main hésitante et rencontra la poitrine dure et chaude de l'homme. Elle bégaya:

– C'est bien toi, Nicolas? Tu es vivant? Tu es sûr d'être vivant?

– Tout à fait sûr! dit-il, surpris. Mais...

Elle ne le laissa pas poursuivre. Elle se jeta contre lui en sanglotant:

– L'accident au Lyskamm... j'ai cru que c'était toi... Je serais morte aussi...

Les bras solides de Nicolas se refermèrent sur la jeune fille, la bercèrent tendrement.

– C'est un guide de Val-tournanche qui a péri avec son client et un porteur... On descend les corps sur l'autre vallée... Moi, j'étais à la Pointe-Dufour. Là, petite fille, ne pleure plus...

Il l'embrassa.

Elle répétait «Nicolas, Nicolas» et à petits gestes enfantins, elle touchait timidement la poitrine du garçon, son bras musclé, sa joue, ses lèvres.

– Nicolas, dit-elle soudain, je veux être ta femme!

Le visage de l'homme se durcit. Ses yeux, qui étaient bleus et verts comme la Lys, se levèrent vers les cimes.

– Tu m'as dit l'autre jour...

– Je veux être ta femme! répéta Pauline résolument. Je serai la femme d'un guide! Oh! Nicolas, je t'aime tellement qu'il ne pourra jamais t'arriver de mal... Je ne sais pas bien dire ce que je sens, mais vois-tu, je suis sûre, sûre que mon amour sera toujours autour de toi...

Les bras de Nicolas pressèrent plus fort le jeune corps de Pauline. Il riait: – Ton amour me rendra encore plus agile, plus adroit, plus solide... La montagne ne pourra jamais rien contre moi! Viens...

Enlacés, ils descendirent vers le village. Là-haut, quelques nuages légers, annonciateurs d'orage, commençaient à voiler les cimes...

L. M.